

Le salaire de la peur

JAN FABRE à Anvers et Kristian Smeds à Bruxelles utilisent l'humour et la métaphore iconoclaste pour parler de la peur de l'autre.

CRITIQUE

Dans leurs confortables fauteuils de cuir, des hommes et des femmes, fusil en bandoulière, tentent d'atteindre le plaisir en solitaire. Dans *Orgy of tolerance*, le nouveau spectacle de Jan Fabre, la masturbation est devenue une discipline olympique avec manager sadique ou paternel, entraînement intensif, médication aux allures de dopage...

Il serait tentant de ne voir là qu'une provocation facile de la part d'un artiste sulfureux. Il n'y a pourtant rien de gratuit dans cet étalage de sexualité solitaire obsessionnelle. Fabre a même rarement été aussi juste, clair et percutant. Si la masturbation est au centre de ce spectacle, c'est bien en tant que symbole absolu du repli sur soi, de la peur de l'autre, de l'absence de partage, du plaisir narcissique... bref de tout ce qu'une société contemporaine basée sur l'argent, la consommation effrénée et le fantasme sécuritaire a fini par instaurer comme valeurs suprêmes chez bon nombre de nos contemporains.

Le monde décrit par Fabre n'est peuplé que de consommateurs ne vivant que pour acheter encore et encore. Aucune partouze à l'horizon malgré l'orgie du titre. Ici, chacun jouit seul dans son coin et on commande un orgasme comme on choisit les parfums d'un cornet de glace.

On pense à *On achève bien les chevaux* ou à *Orange mécanique* matins de l'humour féroce des Monty Python ou du Jean Yanne de *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*. Comme chez ces derniers, Fabre utilise un humour décapant, cruel, franchement hilarant à plusieurs reprises. Mais derrière celui-ci, il y a la peinture d'un monde terri-

fiant qui, qu'on le veuille ou non, est bel et bien le nôtre.

Un condensé de cruauté

Les scènes d'anthologie se succèdent, de la séance de fitness où l'on ne fait qu'un avec son argent, aux trois femmes accouchant de multiples produits dans leur caddie jusqu'à la furieuse chorégraphie finale. Fabre cogne en tous sens : amateurs d'art pédants, stylistes ne voyant dans l'image du christ qu'un nouveau concept publicitaire, chasseurs d'étrangers comparant leurs trophées, reconstitution consumériste d'Abou Ghraïb, rappeurs bling bling, Michael Jackson blanchi, christ transformé en jongleur pour le Cirque du Soleil...

Ses neuf interprètes empoignent tout cela à bras-le-corps jusqu'à la scène finale où chacun conspuie tout ce qui lui est étranger, y compris les spectateurs

que nous sommes et Jan Fabre lui-même. Car ce dernier ne s'exclut pas de ce monde effrayant. Ses propres contradictions sont aussi au cœur d'un spectacle rythmé par les musiques sombres et menaçantes de Dag Sadelman qui prolonge dans ses textes le propos du metteur en scène sur la peur de l'autre (« *La peur crée de l'emploi/sans peur : pas de guerre, pas de boulot* ») et sur l'impossibilité de se rebeller (« *A quoi peut-on encore s'opposer/ quand tout n'est qu'un masque/ et que chacun est vendu au plus offrant ?* »).

Peur de l'autre et consommation effrénée sont désormais les mamelles de notre destin. Jan Fabre en fait jaillir le poison avec férocité, dans une ultime tentative pour nous réveiller. ■

JEAN-MARIE WYNANTS

Jusqu'au 21 février au Troubleyn Theater, pastorijsstraat 23, 03-248.28.28.



DANS « ORGY OF TOLERANCE », les personnages ont des allures de milice déjantée et arrogante. © FREDERIK HEYMAN.

Qui peut encore croire au Père Noël ?

CRITIQUE

Dans *Orgy of Tolerance*, de Jan Fabre, un Jésus écrasé par sa croix devient un concept « tendance » puis une attraction de cirque. Dans *Mental Finland* que Kristian Smeds vient de créer au KVS à Bruxelles, un Père Noël ensanglanté est cloué sur la croix avec, à ses côtés, ces mots : *la colpa non e nostra* (ce n'est pas notre faute).

En quoi peut-on encore croire en ce XXI^e siècle où la crise économique démontre l'inanité d'un système pourri et où la mondialisation engendre un repli sur soi de plus en plus évident ?

Imaginant une Europe du futur dans laquelle un petit groupe

de Finlandais rebelles résiste comme Astérix et les siens face à l'emprise romaine, Kristian Smeds livre un spectacle souvent drôle, mêlant la danse (sept danseurs choisis à Bruxelles) et le théâtre (sept acteurs finlandais et estoniens). Comme chez Fabre, l'humour est souvent énorme, cruel, déjanté à la Monty Python. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne une parodie de western absolument irrésistible où chacun tient son rôle sans y croire vraiment.

C'est vrai aussi de cette scène de sauna où un étranger à la langue incompréhensible vient perturber les petites habitudes d'un groupe a priori sympathique

mais dont le côté effrayant ne tardera pas à nous sauter aux yeux.

Car ici comme chez Fabre, c'est bien l'enfermement, le repli sur soi qui est au cœur du propos. Certes, le metteur en scène finlandais se pose beaucoup de questions sur l'Europe, ses quotas, ses règlements imposés sans discernement. Mais il s'en pose plus encore sur le repli identitaire que cela peut engendrer.

Utilisant toutes les ressources de la scène, Smeds fait intervenir la danse avec beaucoup d'à-propos, s'essaie au théâtre de marionnettes avec les doigts d'une main, lance tanks et hélicoptères téléguidés à l'assaut de la salle, balance quelques rocks bien sai-

gnants aux moments clés...

C'est souvent drôle, souvent trop long aussi, mais le propos de la seconde partie, de plus en plus glauque et malsaine, nous ramène une fois de plus à cette société où la peur de l'autre, entretenue par ceux qui savent en tirer profit, radicalise les opinions, rétrécit la pensée et mène tout droit à la catastrophe.

Le Père Noël n'existe pas et l'Europe ne fera pas de miracle. Mais il est plus que temps d'ouvrir les yeux si l'on ne veut pas assister au big bang final. ■

J.-M. W.

Jusqu'au 22 février au KVS, 02-210.11.12 ; www.kvs.be.